

# Le Monde

Mathieu Macheret

## Une plongée paranoïaque dans l'opacité du pouvoir en Argentine

En contant les tribulations d'un banquier suisse pendant la dictature, Andreas Fontana construit un thriller politico-financier

AZOR

**D'**emblée, il y a quelque chose d'insituable, d'entre-deux-terres, dans *Azor*, qui se déroule dans l'Argentine du début des années 1980, au plus fort de la dictature militaire, mais dont le héros est un banquier suisse pratiquant un espagnol très accentué. Ce premier film, l'un des plus prometteurs aperçus ces derniers temps, en ce qu'il arpente des terres de fiction inusitées, est l'œuvre d'Andreas Fontana. Né à Genève en 1982, ayant vécu à Buenos Aires, il en a coécrit le scénario avec Mariano Llinas, figure extravagante du cinéma indépendant argentin comptant à son actif des films labyrinthiques (*La Flor*, 2018).

Le mot « Azor », arboré en titre comme un talisman, évoque lui-même quelque créature fantas-

tique ou divinité sud-américaine, mais appartient en fait au patois suisse, où il renferme une invitation à se taire, à ne pas trop en dire. Le secret (bancaire, mais pas seulement) est donc le motif privilégié et le carburant indistinct d'un récit qui ne cesse d'enserrer des zones d'ombre.

Yvan De Wiel (Fabrizio Rongione), à la tête d'une banque privée genevoise, débarque avec sa femme, Inès (Stéphanie Cléau), en un Buenos Aires quadrillé par les forces de police, alors que son associé, un dénommé Keys, s'est volatilisé. Tout en revenant sur ses traces, De Wiel entreprend la tournée de ses riches clients, afin de les rassurer, de glaner aussi, indirectement, avec toutes les pincettes possibles, quelque information au sujet du disparu.

D'étranges rumeurs flottent sur son compte, on lui prête des relations douteuses, un compor-

tement imprévisible, des tripotillages dangereux et autres manipulations souterraines. Le banquier et sa femme traversent l'Argentine de la junta comme un jeu de l'oie, en passant par toutes les « cases » de la haute bourgeoisie d'affaires, dans une suite de lieux de pouvoir : somptueuses villas avec piscine, vastes haciendas au cœur de la pampa, hippodromes, hôtels de luxe, salons des cercles d'influence.

### Imaginer le pire

Avançant à pas feutrés, constitués de conciliabules et d'échanges dérobés, *Azor* baigne dans une langue policée, celle des élites, qui vaut surtout pour ce qu'elle cache, ou fait entendre à demi-mot. Sous le vernis des usages codifiés, cette langue des affaires s'avère pleine de sous-entendus, de messages à saisir, parfois lourde de menaces – une matière reptilienne qui

**Avec une grande habileté allusive, Andreas Fontana cerne les mouvements obscurs qui amenuisent la démocratie**

brille à se faire passer pour autre chose. Cette opacité est l'objet même du film, qui ne cherche jamais à la dissiper, mais la caresse au contraire comme un réservoir à fiction, cette grande machine paranoïaque laissant au spectateur le soin d'imaginer le pire.

Très habilement, le film manie des éléments d'intrigue politico-financière mais, par son rythme indolent, sa plongée dans la bulle

calfeutrée du pouvoir, ses lieux à la fadeur entretenue, où ne percent jamais les échos du monde, il ressemble plutôt aux pièges de fiction tissés par un Jorge Luis Borges, ou les feuilletons de Gustave Le Rouge. De Wiel est en lui-même un personnage passionnant, de par son extrême plasticité : un être pâle et insipide qu'a déserté tout sentiment politique, au profit de la sauvegarde d'intérêts privés (sa femme vient encore à lui reprocher son manque d'affirmation personnelle).

Ce qui se joue ici, entre l'Argentine et la Suisse, en ce début des années 1980, relève d'une grande fuite des capitaux, un mouvement de défiscalisation majeur, qui coïncidait alors avec la constitution de la sphère financière mondialisée. Avec une grande habileté allusive, Andreas Fontana remonte de proche en proche les cercles d'un pouvoir dif-

fus, suggère (plus qu'il ne l'expose) la collusion entre les intérêts privés et la junta au pouvoir, cerne dans le secret des antichambres ces mouvements obscurs qui contournent et amenuisent le champ de la démocratie.

Sans doute le film manque-t-il encore, à l'image de son héros, d'un peu de mordant ou d'un projet formel à la hauteur des gouffres qu'il arpente. Sa remarquable économie d'écriture emporte toutefois le morceau, comme sa destination, une dernière image visant au cœur d'un enjeu politique brûlant : la discrétion des affaires ayant pour corollaire la disparition bien réelle des personnes et des biens. ■

MATHIEU MACHERET

*Film suisse, français et argentin d'Andreas Fontana. Avec Fabrizio Rongione, Stéphanie Cléau, Elli Medeiros, Juan Trench (1h 40).*